

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
VIII : Pippo Lablague, héros manqué

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 221-223

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

VIII

Pippo Lablague, héros manqué

Mercredi, 18 février.

Si Pollastrini est toujours le premier de la classe, il le doit au fait que, juste au moment où j'allais passer devant, il a eu l'occasion de commettre un acte héroïque, en sauvant son petit frère de l'incendie. Moi, qui n'ai pas eu la bonne fortune d'assister à un incendie et de sauver un petit frère, je me suis trouvé du coup en état d'infériorité, et personne n'éprouve plus aucune estime pour moi. J'ai beau faire des devoirs magnifiques et étudier les leçons du jour suivant, c'est peine perdue.

Le seul remède à cette situation serait d'accomplir, moi aussi, une action héroïque ; mais, hélas ! pour sauver des petits frères, il faut : 1^o en avoir au moins un ; 2^o que ce petit frère éventuel soit en danger, ce qui n'arrive pas tous les jours.

Jeudi, 19 février.

C'est congé aujourd'hui. Profitons-en pour chercher le moyen d'accomplir une action héroïque. Il neige à gros flocons et, quand il neige, il y a toujours quelqu'un qui glisse et risque de tomber...

J'ai rôdé en ville toute la matinée, mais on dirait qu'ils se sont donné le mot : personne ne glissait. Et ça, c'est encore rien. Le pire de tout, c'est que, en descendant d'un trottoir, j'ai glissé moi-même. J'allais m'étaler de tout mon long comme un salami, quand je me suis senti saisir par la taille et retenu. Devinez par qui ? Par Pollastrini. Je joue de malheur : je sors pour essayer de sauver la vie à quelqu'un et c'est moi qui suis sauvé ! Si Pollastrini se met à raconter qu'il m'a sauvé la vie, je suis perdu pour toujours !

9 heures du soir.

Etant donné que, outre la neige, il y a encore une brume épaisse, je me suis dit : « Allons nous poster près du passage à niveau : il est fort possible qu'il se produise quelque rencontre, ou qu'une auto ne voie pas les phares du train et se précipite contre lui. »

J'étais déjà là depuis une heure quand j'entendis arriver un train, et, tout à coup, trois explosions, plus terribles les unes que les autres, éclatèrent. « Cette fois-ci, nous y

sommes », me dis-je en courant le long du talus pour arriver plus vite sur le lieu du désastre. Mais voilà qu'un cantonnier m'arrête et me met en contravention parce que je marchais le long de la ligne. Les explosions que j'avais entendues étaient dues aux pétards que l'on fait éclater, quand il y a du brouillard, pour signaler l'arrivée du train.

Vendredi, 20 février.

Heureusement, Pollastrini n'a parlé à personne de l'histoire de ma glissade. D'ailleurs, c'est une action de peu d'importance en comparaison de celle que j'accomplirai moi-même dès que l'occasion s'en présentera. J'ai décidé de sauver une ou plusieurs personnes en train de se noyer ; désormais, j'aurai l'œil sur la route qui longe le canal, là où il n'y a pas de barrière. C'est un coin qui semble fabriqué exprès pour les sauvetages, surtout le soir, quand on ne voit pas où on met le pied !

Samedi, 21 février, 10 heures du soir.

Je suis resté à prendre froid près du canal jusqu'à neuf heures, sans qu'il ne se passe rien. Une centaine de personnes ont passé, mais aucune n'est tombée à l'eau. On aurait dit qu'elles faisaient exprès pour me faire enrager...

Dimanche, 22 février.

J'ai acheté un « Manuel des premiers secours » pour me familiariser un peu avec la question des sauvetages et ne pas faire triste figure au moment de l'accident, J'ai décidé de porter toujours ce livre avec moi pour pouvoir le consulter, le cas échéant.

Bicchi et Righetti sont venus à la maison. Je leur ai expliqué mon projet d'anéantir Pollastrini par mon héroïsme et ils m'ont largement approuvé ; ils en ont tous assez de ce Pollastrini qui est toujours calé, toujours bon type et toujours le premier. Il faut en finir !

Dix heures du soir.

Ce soir encore, j'ai passé deux heures à côté du canal et mon attente a été vaine. Mais qui persévère vaincra ; mon heure viendra.

Lundi, 23 février.

J'ai mal fait de me fier à Bicchi et à Righetti. Ils ont raconté mon secret à tout le monde, et tous les copains me félicitent avec un air de se ficher de moi qui me donne sur les nerfs. Du reste, rira bien qui rira le dernier et les derniers seront les premiers...

J'en ai vraiment assez de passer toutes mes soirées près du canal ; d'ailleurs, il est gelé et, si ça continue comme ça, la glace deviendra tellement épaisse que, pour se noyer,

il faudra d'abord employer une heure à la casser. J'attendrai le commencement du printemps pour exécuter mon sauvetage ; il fera moins froid.

Mardi, 24 février.

Mes camarades continuent à me demander : « Alors, cette action héroïque, quand la fais-tu ? — Peut-être plus tôt que vous ne le pensez », que je leur répons.

Mercredi, 25 février (soir).

Ce qui s'est passé aujourd'hui dépasse l'imagination : je n'aurais jamais cru avoir pour compagnons de pareils sans-cœur.

Après-midi, Bicchi et Righetti arrivent tout en nage chez moi et me disent : « Pippo, il n'y a pas une minute à perdre ! Il y a quelqu'un qui est en train de se noyer dans le canal ! »

Je ne sais pas pourquoi, mais cette nouvelle m'a un peu étonné. Quoi qu'il en soit, j'ai pris mon « Manuel des premiers secours » et je me suis précipité vers le canal. Sur la rive, il y avait presque tous mes camarades et, au milieu de l'eau, parmi les feuilles de nénuphars, on voyait pointer deux pieds chaussés et deux jambes.

Avant de me lancer à l'eau, j'aurais voulu me défaire de mes vêtements et consulter mon « Manuel », mais il n'y avait pas de temps à perdre. J'ai sauté dans l'eau tout habillé, avec le livre en main.

L'eau m'arrivait à peine au-dessus des genoux, mais la fange était si épaisse que j'avais de la peine à marcher. J'ai saisi les deux pieds, j'ai tiré de toutes mes forces... et je suis tombé en arrière avec ces deux pieds en main.

Les éclats de rire de mes compagnons n'en finissaient plus. C'était eux qui avaient planté dans la boue deux bâtons au bout desquels ils avaient fixé deux vieux souliers. Je n'aurais jamais cru cela d'eux.

A la maison, ce fut un désastre : de la tête aux pieds, je ressemblais à une statue de boue.

Maintenant, je vous le demande : « Me suis-je, oui ou non, comporté en héros ? » Certainement ! Le fait qu'il s'agissait d'un noyé fictif n'a aucune importance ; ce qui compte, c'est le mépris du péril. Quand il y a le mépris du danger, ça suffit : on est héros. Héros manqué, mais héros quand même.

Antonio RUBINO (trad. J. C.)

Au prochain numéro :

Pippo Lablague, sculpteur.